

Miracle

Al-Siyasa, 7 août 1932

Nous avions jadis retenu, de quelque texte ou autre — al-Jarida, ou al-Jawhara — un unique vers que nous n'avons jamais oublié, quand bien même l'oubli aurait envahi tant d'autres choses que nous avions retenues, car ce même vers était devenu véritablement répandu, sur toutes les lèvres, dans les cercles azharites, exactement comme il circulait, sur toutes les lèvres, dans les villages, et les veillées rurales. Le voici :

*Affirmez donc les miracles véritables des saints —
et quiconque les nie, rejetez ses propres paroles.*

Nous n'avions jamais songé à nier les miracles mêmes des saints, ni n'en avions jamais douté — nous avions simplement cru tout ce qu'on nous rapportait de leurs récits, et de leurs prodiges. Nous recherchions même souvent précisément ces mêmes récits, et ces mêmes prodiges, car nous y trouvons un réel plaisir à les lire, à en discuter, et à les écouter. Mais nous avons toujours attendu d'en être témoin nous-mêmes d'un seul — non par doute, ou suspicion, mais simplement pour que notre propre cœur trouve un réel réconfort. Et Dieu a désormais voulu que nous en soyons témoin, assistant nous-mêmes à ce même miracle, notre propre foi en lui devenant aussi forte, et ferme, que notre propre foi en ceci que le Cheikh d'al-Azhar est bien, en effet, le Cheikh d'al-Azhar !

Le Cheikh d'al-Azhar lui-même s'est révélé être précisément la propre cause de ce même nouveau miracle, et l'impulsion même derrière sa propre apparition, et sa propre lumière radieuse. Il y a deux semaines, il a ordonné la confiscation du propre livre d'al-Baghdadi, par réel zèle pour Abou Hanifa — que Dieu lui fasse miséricorde — et en défense de l'école officielle même de jurisprudence de l'État. Mais à peine une seule nuit s'était-elle écoulée, sur ce même ordre, et sa propre exécution, suivie d'une autre, que le Cheikh a entièrement changé son propre ordre, entièrement modifié son propre jugement, et permis au livre de circuler librement — hormis ce qu'il contenait, par voie de critique d'Abou Hanifa, que Dieu lui fasse miséricorde.

Des jours passèrent alors, suivis d'autres jours, des nuits suivies d'autres nuits — et voici que nous entendons désormais, aujourd'hui, des gens murmurer, quoique véritablement certains de ce qu'ils avancent : que le Cheikh a entièrement annulé son propre jugement, entièrement

effacé sa propre opinion, et permis au livre de circuler exactement comme son propre auteur l'avait laissé, intact de toute déformation, ou révision, sans qu'il n'en soit retranché quoi que ce soit, peu ou beaucoup. Le propre zèle du Cheikh, pour Abou Hanifa, que Dieu lui fasse miséricorde, s'est véritablement refroidi, et sa propre ferveur, à défendre l'école officielle même de l'État, s'est véritablement apaisée — il s'est contenté, plutôt, de simplement s'arranger avec l'éditeur pour imprimer quelque vieux livre, contenant une défense du Grand Imam, et de sa propre école.

Il demeure entièrement certain que le propre revirement du Cheikh, quant à la confiscation complète du livre, déjà ordonnée, et dûment obéie par l'Administration générale de la sûreté, suivi de son propre revirement, quant à la déformation du livre, et sa propre mutilation, déjà ordonnée, dûment obéie par l'éditeur, et dûment annoncée, cet même ordre, et cette même obéissance, par l'Administration générale de la sûreté, dans un communiqué officiel — tout cela compte parmi les phénomènes véritablement étranges, extraordinaires, que l'on attendrait ordinairement des gouvernements, et des agences officielles. Car une fois qu'un gouvernement a émis un ordre, il n'est guère de sa propre habitude, de revenir sur ce qu'elle a ordonné, même en découvrant qu'elle s'est véritablement écartée de sa propre intention, et a dépassé la justice, dans quelque ordre qu'elle ait émis — car son propre prestige lui demeure bien plus cher que la justice elle-même, et elle se soucie bien davantage de la peur des hommes envers elle, que de leur propre amour pour elle. Elle estime, aussi, que revenir sur un ordre, une fois émis, ébranlerait véritablement son propre prestige, dans l'esprit des hommes, les amenant à se demander : est-elle véritablement sérieuse, ou joue-t-elle simplement ? Indépendante, dans ses propres jugements, et ses propres actions, ou soumise à quelque main la mouvant, de derrière un rideau ?

Il se révèle donc véritablement étrange que le Cheikh, et l'Administration générale de la sûreté avec lui, reviennent sur la confiscation du propre livre d'al-Baghdadi, en totalité ou en partie. Les hommes ont déjà différé, dans l'interprétation de précisément ce même phénomène étrange. Ces mêmes écrivains, et journalistes, qui avaient condamné le Cheikh, et le gouvernement, pour précisément cette même injustice, ont prétendu — et malheur aux hommes, de leur propre vanité — que leurs propres plumes avaient recouvré leur propre prestige d'antan, leur propre autorité passée, et étaient devenues véritablement

capables d'effrayer le Cheikh, et d'autres hommes, de la politique et de la religion à la fois. Ils ont prétendu — et malheur aux hommes, de leur propre vanité — que le Cheikh, et l'Administration générale de la sûreté, avaient véritablement pris peur, de leur propre campagne, et redouté sa propre poursuite, choisissant, plutôt, d'annuler ce même ordre, et de s'épargner, la propre critique des critiques, et la propre dispute des disputeurs.

Mais les écrivains écrivent déjà — écrivant, en fait, tout en critiquant les propres actions mêmes du Cheikh, et du gouvernement, depuis deux ans désormais, sans que personne ne leur prête véritablement la moindre attention, ni que nul homme ne prenne d'eux le moindre réel intérêt. Ce ne furent donc guère les écrivains, ni les journalistes, qui changèrent l'esprit même du Cheikh, ou ramenèrent l'Administration générale de la sûreté sur la bonne voie. D'autres ont dit : c'est vrai, en effet — mais le gouvernement a estimé, et le Cheikh a estimé avec lui, que confisquer des livres savants nuit à la propre réputation de l'Égypte, la marquant de disgrâce, et de honte, devant l'Orient et l'Occident à la fois, tous deux ayant souscrit à ce même livre, et s'attendant à le recevoir complet. Le gouvernement, et le Cheikh d'al-Azhar, se soucient peut-être guère de l'opinion même des Égyptiens à leur sujet — mais se soucient beaucoup, en effet, de l'opinion des étrangers, véritablement déterminés à ce que cette même opinion ne se retourne jamais contre eux. Pourtant le gouvernement, et le Cheikh, font bien des choses, en matière de politique et de religion, que les étrangers connaissent déjà, et désapprouvent, les critiquant souvent, s'en moquant souvent, et en riant — tandis que le gouvernement, et le Cheikh, poursuivent malgré tout, ne se souciant nullement de ce que les étrangers pourraient dire, ou penser.

D'autres ont dit : tout cela est bien vrai — mais les propres souscripteurs du livre, égyptiens et étrangers à la fois, attendaient le livre complet, et une fois qu'ils apprirent qu'il leur parviendrait incomplet, une faction parmi eux se prépara à poursuivre l'éditeur, et le gouvernement, en justice, une autre faction se préparant plutôt à compléter le livre elle-même, et à poursuivre le gouvernement aussi, si quelque tort leur en advenait. Mais quand un gouvernement a-t-il jamais véritablement craint, ou redouté, une situation de ce genre, alors que les rouages de la justice tournent si lentement — le cabinet lui-même pourrait bien démissionner, avant que les tribunaux ne règlent jamais l'affaire. Aucune de ces mêmes raisons, alors, n'est ce qui a véritablement

détourné le gouvernement, et le Cheikh d'al-Azhar, d'interdire ce qu'ils avaient interdit, de publier quoi que ce soit contenant une critique d'Abou Hanifa, que Dieu lui fasse miséricorde, ou quelque affront à l'école officielle même de l'État en jurisprudence.

Un groupe de cheikhs dit alors : vous disputez tous sur le mauvais point entièrement, divergez sur la mauvaise question — aucune de ces mêmes raisons que certains d'entre vous ont avancées, ou niées, ne pèse quoi que ce soit, aux yeux du Grand Cheikh lui-même. Il n'a jamais craint les écrivains — que sont donc de simples écrivains, pour que le Cheikh les craigne ? Ni n'a-t-il accordé le moindre réel poids, à aucune de ces choses que vous avez mentionnées — il demeure bien trop jaloux de la propre sainteté d'Abou Hanifa, et de l'école même de l'État, pour craindre le reproche d'aucun critique, quel qu'il soit. C'est, tout simplement, un miracle véritable. Mais pour qui ? Ici, les cheikhs divergèrent, et se dispersèrent. Les hanafites parmi eux dirent : un miracle pour le Grand Imam lui-même, que Dieu lui fasse miséricorde — car il fut toujours généreux de cœur, envers ses propres rivaux, toujours indulgent, envers ses propres opposants, et avait coutume de dire : « Ô Dieu, quiconque trouve son propre cœur trop étroit pour nous, notre propre cœur lui réserve une ample place. » Une fois que son propre esprit noble fut témoin de la propre colère du Grand Cheikh, il la trouva déplaisante, et la désapprouva — et visita donc le Cheikh, en rêve, l'avertissant que, s'il ne corrigeait pas sa propre erreur, n'apaisait pas sa propre sévérité, et ne laissait pas à la critique sa propre liberté complète et entière, il rencontrerait, de la part de Dieu Tout-Puissant, le pire sort même que rencontrent les transgresseurs, en ce monde, et dans l'autre. Les chaféites dirent : c'est plutôt al-Chafi'i lui-même, que Dieu lui fasse miséricorde, qui apparut au Cheikh, dans le rêve d'une nuit, lui disant : « Al-Khatib a déjà rapporté, dans son propre livre, mon propre éloge d'Abou Hanifa — ne vois-tu pas que tu nous fais tort, à moi-même, et à Abou Hanifa, en confisquant ce même éloge ? » Les malikites dirent : nous ne pouvons que conclure que Malik lui-même, que Dieu lui fasse miséricorde, dit exactement la même chose au Cheikh, que dit al-Chafi'i — car al-Khatib avait déjà rapporté le propre éloge de Malik envers Abou Hanifa, exactement comme il rapporta celui d'al-Chafi'i. Les hanbalites dirent : al-Khatib avait de même rapporté le propre éloge d'Ahmad ibn Hanbal, que Dieu soit satisfait de lui, envers Abou Hanifa, exactement comme il rapporta l'éloge des autres imams — nous ne pouvons que conclure, alors, que lui aussi réprimanda le Cheikh, dans son propre rêve.

Il y avait, parmi ces mêmes hommes, un ancien véritablement digne, mais véritablement enclin à la plaisanterie — et une fois les hommes ayant achevé leur propre discussion, sans jamais s'accorder sur la source de ce même miracle, il applaudit doucement de ses propres mains, se redressa quelque peu, sourit vers sa propre droite, rit vers sa propre gauche — précisément sa propre habitude, chaque fois qu'il avait quelque chose de véritablement significatif en tête. Il dit alors aux hommes : « Ne vous conterai-je pas une histoire, entièrement vraie, qui résoudra, de surcroît, ce même désaccord entre vous ? » Ils dirent : « Vas-y donc. »

L'ancien dit : Il était une fois — et combien de fois de telles choses furent-elles — dans les temps anciens, un cheikh parmi les djinns, appelé al-Qaihatan, portant sa propre robe, et son caftan, possédant son propre cœur, et sa propre langue, son propre savoir, et sa propre foi. Il avait longtemps vécu, témoin de chaque époque, usant chaque ère ; il avait vu les générations diverger, les sectes s'affronter, les savants et les juristes se disputer, depuis que le savoir et la jurisprudence étaient apparus. Il fréquentait les assemblées des savants, et des juristes, les assemblées des sages, et des philosophes, les assemblées des poètes, et des hommes de lettres. Il maîtrisait toute langue, perfectionnait tout art, et retenait tout ce qu'il entendait jamais — mais, chaque fois qu'il se retrouvait seul avec lui-même, il examinait ce qu'il avait retenu, en gardant le meilleur, et en écartant le pire.

Ce même cheikh demeura dans précisément ce même état, tout au long de sa propre vie — jusqu'à ce que, lors d'un temps de trouble particulier, les justes parmi les savants souffrirent grandement, de l'injustice même des malfaiteurs, et de l'oppression même des tyrans, le mensonge s'élevant à la prééminence, la vérité se dissimulant, la propre parole de l'ignorance devenant exaltée, la propre parole du savoir devenant avilie. Le cheikh en fut véritablement troublé, de cet même état des choses, et jura de consacrer tout ce qui lui restait de vie à terrifier ceux qui faisaient tort au savoir, et ceux qui agressaient les savants, où qu'ils se trouvent.

Vous savez déjà que les djinns prennent bien des formes différentes, apparaissant sous toute variété d'aspects — certains véritablement beaux, et séduisants, d'autres véritablement hideux, et terrifiants. Et ainsi ce même cheikh fit-il sienne l'habitude, chaque fois qu'un transgresseur agressait le savoir, ou qu'un malfaiteur lui faisait tort, de s'attacher à lui, jusqu'à connaître son propre tempérament, et éprouver son propre caractère. S'il se révélait faible de cœur, faible d'esprit,

prompt de langue, ne possédant nulle réelle confiance en lui-même, nulle réelle assurance en son propre jugement, nulle réelle opinion propre sur quelque affaire que ce soit — simple marionnette, commandée, et obéissante, interdite, et se désistant — il lui apparaissait, sous l'une de ces mêmes formes qui terrifient véritablement les cœurs faibles, et les esprits faibles, puis l'avertissait, et le mettait en garde — et à peine l'avait-il fait, que le malfaiteur cessait son propre méfait, et que le transgresseur se détournait de sa propre transgression. Et je vous garantis : ce même al-Qaihatan a déjà visité le Cheikh, éveillé, ou en rêve, lui apparaissant sous l'une de ces mêmes formes inquiétantes, terrifiantes — résolvant, auprès du Cheikh, qu'il devait libérer le propre livre d'al-Khatib de sa propre captivité, ou tourmenter ses propres heures de veille, et son propre sommeil à la fois.

N'avez-vous pas encore reconnu ce même al-Qaihatan ? Il n'est rien d'autre que la liberté même du savoir lui-même — existant, depuis que l'homme apprit à penser, et destiné à ne jamais mourir, tant qu'il restera un seul homme pensant sur cette terre. Et cette même liberté s'est déjà juré, à elle-même, qu'elle trouvera toujours quelque moyen, de détourner ceux qui font tort au savoir de leur propre méfait, et ceux qui l'agressent, de leur propre agression.

Et ainsi les hommes convinrent-ils, en fin de compte, qu'un miracle véritable s'était bien produit ici — certains l'attribuant aux hommes, d'autres aux djinns. Quant à nous, bien que nous croyions aux miracles véritables, et ne les nions jamais, nous croyons, plutôt, que l'appel fut entendu, la prière exaucée, et l'ordre descendu, jusqu'au Cheikh, afin qu'il libère le propre livre d'al-Khatib, en sa propre liberté. Le savoir lui-même, après tout, avait déjà cherché refuge, il y a deux semaines, auprès de Sa Majesté égyptienne, le propre protecteur du savoir, et son gardien, contre tout tort véritable. Et il sied bien peu au savoir, ayant cherché refuge auprès du roi même d'Égypte, de subir néanmoins un tort — pas même de la part du Cheikh d'al-Azhar, pas même de la part du ministre de l'Intérieur.

Nul ne nous a rapporté rien de tout cela — mais nous n'avons nul doute véritable que Sa Majesté le Roi aurait véritablement souffert, de voir le savoir subir un tort, et l'Égypte elle-même se voir déshonorée, tandis qu'il siégeait lui-même sur le trône même du Nil — et ainsi, que Dieu le préserve, restaura-t-il gracieusement l'affaire à son propre ordre véritable, retint les malfaiteurs de leur propre méfait, et rendit al-Khatib al-Baghdadi libre, au Caire, exactement comme il fut jadis libre, à

Bagdad.

Cela dit, nous voyons dans le propre revirement du Cheikh, quant à son propre tort fait au livre d'al-Khatib, un présage véritablement bon, et un héraut véritable de choses meilleures — la toute première pierre est déjà tombée, de cette même construction suspecte, bâtie par l'alliance entre un groupe d'hommes politiques, et un groupe d'hommes de religion, une construction dont le propre fondement reposait sur le contrôle de la liberté, dans toutes ses propres variétés. Et une fois la première pierre tombée, d'autres pierres la suivront. Et une fois la propre liberté du savoir lui restituée, la propre liberté de la politique lui sera sûrement restituée aussi.

Cela dit, nous espérons véritablement que le Cheikh d'al-Azhar, et le gouvernement avec lui, tireront véritablement profit, de cette même leçon rude — il ne se révèle guère facile de dire : « le Cheikh a jugé, et le gouvernement a ordonné — puis le Cheikh est revenu sur son propre jugement, et le gouvernement est revenu sur son propre ordre. » Si le Cheikh avait véritablement réfléchi, si le gouvernement avait véritablement délibéré, tous deux auraient su que la guerre contre le savoir ne ressemble en rien à la guerre en politique, que la rivalité avec les savants ne ressemble en rien à la rivalité avec les hommes d'État, et que la force brute, si violente soit-elle, si brutale soit-elle, ne se révèle nulle arme convenable du tout, pour guerroyer contre le savoir, et les savants. Le savoir ne se combat, plutôt, qu'avec le savoir lui-même. Et comment donc le Cheikh d'al-Azhar pourrait-il jamais combattre le savoir par le savoir ?! Le savoir ne se combat aussi qu'ouvertement, et franchement — jamais secrètement, jamais de derrière un voile. Et comment donc le Cheikh d'al-Azhar pourrait-il jamais combattre le savoir, en plein jour ? Le savoir ne se combat, de surcroît, que pour séparer son propre droit de son propre tort, pour justifier ses propres affirmations correctes, de ses propres erreurs — jamais pour dilapider sa propre liberté, car il n'existe nulle voie véritable, pour jamais dilapider cette même liberté. Et comment donc le Cheikh d'al-Azhar pourrait-il jamais véritablement rechercher le droit, ou véritablement rechercher ce qui est correct ?! Nous offrons au Cheikh d'al-Azhar cet même avertissement : s'il se trouve dans l'obligation véritable de s'occuper de politique, et de soutenir des hommes politiques, au nom même de la religion, qu'il ne le fasse au moins jamais aux dépens du savoir — car le savoir demeure bien trop fort, bien trop chèrement gardé, pour que le Cheikh puisse jamais véritablement lui nuire, même si mille gouvernements, comme le

gouvernement égyptien, le soutenaient en cela. Al-Qaihatan vit encore, tant que l'homme lui-même vivra — et demeure véritablement capable de terrifier le Cheikh, et de le détourner de la confiscation des livres. Que le Cheikh abandonne donc sa propre rivalité avec le savoir, et sa propre guerre contre les savants — et qu'il aille, après cela, où il lui plaira.